

LA REVUE CANADIENNE.

Politique, Jurisprudence, Littérature, Sciences et Arts, Historique, Souvenirs et Traditions du Pays.

VOL. I.

MONTREAL, SAMEDI, 15 FÉVRIER, 1845.

No. 7.

SOMMAIRE :—La Veillée.—Anecdotes sur la Révolution de Pologne.—La Terreur Nockturne.—Fenimore Cooper.—Une levée d'officiers à l'école impériale militaire de St. Cyr.—Impressions de Voyages.—De la Littérature Contemporaine.—l'Histoire de la Semaine.—Industrie.—Faits divers.

LITTÉRATURE.

La veillée.

HISTOIRE DE NAPOLEON CONTÉE DANS UNE GRANGE, PAR UN VIEUX SOLDAT.

(Suite et fin.)

Et il disait :—“Ca ce sera un royaume !” Et c'était un vrai royaume. Quel bon temps ! Les colonels passaient généraux, les généraux maréchaux, les maréchaux rois. Et il y en a encore un qui est debout pour le dire à l'Europe ; enfin, ceux qui savaient lire étaient princes tout de même. Moi qui vous parle, j'ai vu à Paris onze rois et un peuple de princes qui entouraient Napoléon comme les rayons du soleil ! Vous entendez bien que chaque soldat, ayant la chance de chasser un trône, pourvu qu'il en eût le mérite, un corporal de la Garde était comme une curiosité ; on l'admirait passer, parce que chacun avait son contingent dans la victoire parfaitement connu dans le bulletin. Et y en avait-il de ces batailles ! Austerlitz, où l'armée a manœuvré comme à la parade ; Eylau, où l'on a noyé les Russes dans un lac comme si Napoléon avait soufflé dessus ; Wagram, où l'on s'est battu trois jours sans broncher ; enfin il y en avait autant que de saints au calendrier. Aussi alors fut-il prouvé que Napoléon possédait dans son fourreau la véritable épée de Dieu. Alors le soldat avait son estime, et il en faisait son enfant, s'inquiétait si vous aviez des souliers, du linge, des capotes, du pain, des cartouches ; un sergent et même un soldat pouvait lui dire : “Mon empereur !” comme vous me dites, à moi, quelquefois “mon bon ami.” Et il répondait aux raisons qu'on lui faisait, couchait dans la neige comme nous autres ; enfin il avait presque l'air d'un homme naturel. Moi qui vous parle, je l'ai vu, les pieds dans la mitraille, pas plus gêné que vous là, et mobile, regardant avec sa lorgnette, toujours à son affaire ; alors, nous restions là tranquilles comme Baptiste. Je ne sais pas comment il s'y prenait ; mais quand il nous parlait, sa parole nous envoyait comme du feu dans l'estomac ; et, pour lui montrer qu'on était ses enfants, incapables de bouder, on allait au pas ordinaire devant les pelissons de canons qui gémuaient et vomissaient des régiments de boulets. Enfin les mourans avaient la chose de se relever pour le saluer et lui crier :—“Vive l'Empereur !”

—Était-ce naturel ? auriez-vous fait cela pour un simple homme ?

Pour lors, tout son monde établi, l'impératrice Joséphine, qu'était une bonne femme tout de même, ayant la chose tournée à ne pas lui faire d'enfants, il fut obligé de la quitter, quoiqu'il l'aimât considérablement ; mais il lui fallut des petits, rapport au gouvernement. Apprenant cette difficulté, tous les souverains de l'Europe se sont battus à qui lui donnerait une femme. Et il a épousé, qu'on nous a dit, une Autrichienne, qu'était la fille des Césars, un homme ancien, dont on parle partout, et qu'a été à Rome le Napoléon d'autrefois, d'où s'est autorisé l'Empereur d'en prendre l'héritage pour son fils. Donc, après son mariage, qui a été une fête pour le monde entier, et où il a fait grâce au peuple de dix ans d'impositions, qu'on a payés tout de même, parce qu'on n'en a pas tenu compte, sa femme a eu un petit qu'était roi de Rome, une chose qui ne s'était pas encore vue sur terre, car jamais un enfant n'était né roi, son père vivant !... Ce jour-là, un ballon est parti de Paris pour le dire à Rome, et ce ballon a fait le chemin en un jour.

—Ha ça, y a-t-il maintenant quelqu'un de vous autres qui me soutiendra que tout ça était naturel ? Non, c'était écrit là-haut !

Mais voilà l'empereur de Russie, qu'était son ami, qui se fâche de ce qu'il n'a pas épousé une Russe, et qui soutient les Anglais, nos ennemis, auxquels on avait toujours empêché Napoléon d'aller dire deux mots dans leur boutique. Fallait donc en finir avec ces canards-là. Napoléon se fâche et nous dit :

“Soldats ! vous avez été maîtres dans toutes les capitales de l'Europe ; il reste Moscou, qui s'est allié à l'Angleterre. Or, pour pouvoir conquérir Londres et les Indes qu'est à eux, je trouve définitif d'aller à Moscou.”

Pour lors, assemble la plus grande des armées qui jamaïs ait traîné ses guêtres sur le globe, et si curieusement bien alignée, qu'en un jour il a passé en revue un million d'hommes...—Hourra ! disent les Russes. Et voilà la Russie tout entière, des animaux de cosques qui s'envolent. C'était pays contre pays, un boulevard général, dont il fallait se garder. Et comme avait dit l'homme rouge à Napoléon :—“C'est l'Asie contre l'Europe !—“ Suffit, qu'il dit, je vais me précautionner.” Et voilà fectivement les rois qui viennent lécher la main de Napoléon ! L'Autriche, la Prusse, la Bavière, la Saxe, la Pologne, l'Italie, tout est avec nous, nous flatte, et c'était beau ! Les aigles n'ont jamais autant roucoulé qu'à ces parades-là, qu'elles étaient au-dessus de tous les drapeaux de l'Europe. La Pologne ne se tenait pas de joie, parce que l'Empereur avait idée de la relever ; de là que les Polonais et les Français ont toujours été frères. Enfin —“A nous la Russie !” erie l'armée. Nous entrions bien fournis ; ne s'arrachons, marchons : point de Russes. Enfin nous tronçons mes matins campés à la Moscowa. C'est là que j'ai eu la croix, et j'ai congé de dire que ce fut une sacrée bataille. L'Empereur était inquiet, il avait vu l'homme rouge, qui lui dit :—“Mon enfant, tu vas plus vite que le pas, les hommes te manqueront, les amis te trahiront. Pour lors, il proposa la paix ; mais avant de la signer :—“Frottons les Russes !” qui nous dit.—“Tope !” s'cria l'armée.—“En avant !” disent les sergents. Mes souliers étaient usés, mes habits décosus, à force d'avoir trimé dans ces étamines-là qui ne sont pas commodes du tout ! Mais c'est égal !—“Puis que c'est la fin du tremblement, que je me dis, je veux m'en donner tout mon saoul.” Nous étions devant le grand ravin : c'étaient les premières places !

Le signal se donne : sept cents pièces d'artillerie commencent une conversation à vous faire sortir le sang par les oreilles. Là, faut rendre justice à ses ennemis : les Russes se faisaient tuer comme des Français, sans reculer ; et nous n'avancions pas.—“En avant ! nous dit-on, voilà l'Empereur !” C'était vrai. Il passe au galop en nous faisant signe qu'il s'importait beaucoup de prendre la redoute. Il nous anime, nous courons, j'arrive le premier au ravin ! Ah ! mon Dieu ! les lieutenans tombaient, les colonels, les soldats ! c'est égal ! Ça faisait des souliers à ceux qui n'en avaient pas et des épaulettes pour les intriguans qui savaient lire.—Victoire ! c'est le cri de toute la ligne. Par exemple, ce qui ne s'était jamais vu, il y avait vingt-cinq mille Français par terre. Excusez du peu ! C'était un vrai champ de blé coupé ; au lieu d'épis, mettez des hommes. Nous étions dégrisés, nous autres. L'homme arrive, on fait le cercle devant lui. Pour lors il nous calue, car il était aimable quand il le voulait, à nous faire contenter de vache enragée par une faim de loup ! Alors mon callin distribue soi-même les croix, salue les morts, puis nous dit :—“A Moscou !—Va pour Moscou !...” dit l'armée. Nous prenons Moscou. Voilà-t-il pas que les Russes brûlent leur ville ! Ça été un feu de paille de deux lieues, qui flambe pendant deux jours. Les églises tombaient comme des ardoises ; il y avait des pluies de fer et de plomb fondu qui étaient naturellement horribles ; et l'on peut vous le dire, à vous, ce fut l'éclair de nos malheurs. L'Empereur dit :—“Assez comme ça ! tous mes soldats y resteraient !” Nous nous amusions à nous rafraîchir un petit moment, et à se reposer le cadavre, parce qu'on était réellement fatigué beaucoup. Nous emportons une croix d'or qu'était sur le Kremlin, et chaque soldat avait une petite fortune. Mais, en revenant, l'hiver s'avance d'un mois, chose que les savans, qui sont des bêtes, n'ont pas expliquée suffisamment, et le froid nous pince. Plus d'armée, entendez-vous ? plus de généraux, plus de sergents même. Pour lors ce fut le règne de la misère et de la faim, règne où nous étions réellement tous égaux. On ne pensait qu'à revoir la France ; l'on ne se baignait pas pour ramasser son fusil ni son argent ; chacun allait devant lui, arme à volonté, sans se soucier de gloire. Enfin

le tems était si mauvais que l'empereur ne voyait plus son étoile : il y avait quelque chose entre le ciel et lui. Pauvre homme, il était malade de voir ses aigles à contre-fil de la victoire. Et ça lui en a donné une sévère, allez ! Arrive la Bérézina. Ici, mes amis, l'on peut vous affirmer, par ce qu'il y a de plus sacré sur l'honneur, que, depuis qu'il y a des hommes, jamais au grand jamais, ne s'était vu pareille fricassée d'armée, de voitures, d'artillerie, dans de pareille neige, sous un ciel pareillement ingrat. Le canon des fusils vous brûlait la main, si vous y touchiez, tant il était froid. C'est là que l'armée a été saurée par les pontonniers qui se sont trouvés solides au poste, et où s'est parfaitement comporté Gondrin, le seul vivant des gens assez entêtés pour se mettre à l'eau afin de bâtir des ponts sur lesquels l'armée a passé.

—Et, dit-il en montrant Gondrin qui le regardait avec l'attention particulière aux sourds, c'est un troupière fini, un troupière d'honneur même, qui mérite vos plus grands égards.

—J'ai vu, reprit-il, l'Empereur debout auprès du pont, immobile, n'ayant point froid.

—Était-ce encore naturel ?

Il regardait la perte de ses trésors, de ses amis, de ses vieux Egyptiens. Bah ! tout y passait, les femmes, les fourgons, l'artillerie, tout était consommé, mangé, ruiné. Les plus courageux gardaient les aigles, parce que les aigles, voyez-vous, c'était la France, c'était tout vous autres, c'était l'honneur du civil et du militaire qui devait rester pur, et ne pas baisser la tête à cause du froid ; on ne se réchauffait guère que près de l'Empereur, puisque, quand il en était en danger, nous accourions, gelés, nous qui ne nous arrétions pas pour tendre la main à des amis. On dit aussi qu'il pleurait la nuit sur sa pauvre famille de soldats ! Il n'y avait que lui et des Français pour se tirer de là et l'on s'en est tiré, mais avec des pertes, et de grandes pertes, que je dis ! Les alliés avaient mangé nos vivres, tout commençait à le trahir, comme lui avait dit l'homme rouge. Les bavards de Paris, qui se taisaient depuis l'établissement de la Garde impériale, le croyant mort, traitent une conspiration, où on met dedans le préfet de police pour renverser l'Empereur. Il apprend ces choses-là ; ça vous le taquine, et il nous dit, quand il est parti :

—“Adieu, mes enfans ; gardez les postes, je vais revenir.”

—Bah ! ses généraux battent la broloque, car, sans lui, ce n'était plus ça. Les maréchaux se disent des sottises, font des bêtises, et c'était naturel. Napoléon, qui était un bon homme, les avait nourris d'or ; ils devenaient gras à lard qu'ils ne voulaient plus marcher. De là sont venus les malheurs, parce qu'il y en a qui sont restés en garnison sans froter le dos des ennemis derrière lesquels ils étaient, tandis qu'on nous poussait vers la France ; mais l'Empereur nous revient avec des conscrits, et de fameux conscrits, dont il change le moral parfaitement et en fit des chiens fiers, à mordre quiconque. Malgré notre tenue sévère, voilà que tout est contre nous ; mais l'armée fait encore des prodiges de valeur. Pour lors se donnent les batailles de montagnes, peuples contre peuples, à Dresde, Lutzen, Bautzen !

—Souvenez-vous de ça, vous autres, parce que c'est là que le Français a été le plus particulièrement héroïque.

Nous triomphons toujours ; mais, sur les derrières, ne voilà-t-il pas les Anglais qui font révolter les peuples en leur disant des bêtises. Enfin on se fait jour à travers ces meutes de nations. Partout où l'Empereur paraît nous débouchons, parce que, sur terre comme sur mer, là où il disait : “Je veux passer !” nous passions. Fin finale, nous sommes en France, et il y a plus d'un pauvre fantassin à qui, malgré la dureté du tems, l'air du pays a remis l'âme dans un état satisfaisant. Moi je puis dire, en mon particulier, que ça m'a rafraîchi la vie. Mais à cette heure il s'agit de défendre la France, la patrie, la belle France, enfin ! contre toute l'Europe, qui nous en voulait d'avoir tenté de faire la loi aux Russes, en les poussant dans leurs limites pour qu'ils ne nous mangent pas, comme c'est l'habitude du Nord qui est friand du Midi, chose que j'ai entendu dire à plusieurs généraux. Alors l'empereur voit son beau père, ses amis qu'il avait assis rois, et ceux auxquels il avait rendu leur trône, tous contre lui. Enfin, même les Français et des alliés, qui se tournaient, par ordre supérieur, contre nous dans nos rangs, comme à la bataille de Leipzig. N'est-ce pas des horreurs dont de simples soldats seraient peu capables ! Ça man- quait à sa parole trois fois par jour et ça se disait ça